

## **Travail, livre II, chapitre 2.**

**Œuvres complètes illustrées, édition ne varietur, Paris, Eugène Fasquelle, « Bibliothèque Charpentier », 1906, p. 213-215.**

**Œuvres complètes, édition Henri Mitterand, Paris, Tchou, Cercle du Livre précieux, 1968, t. VIII, pp. 727-729.**

**Œuvres complètes, édition Henri Mitterand, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2009, tome 19, pp. 159-160.**

Ah ! cette montée de la rue de Brias, avec cette bande grossissante d'ennemis sur les talons, sous ce flot ignoble d'outrages et de menaces ! Luc se rappelait le soir de son arrivée à Beauclair, il y avait quatre ans, lorsque le noir piétinement des déshérités, de meurt-de-faim, dans cette même rue, l'avait empli d'une telle pitié active, qu'il s'était juré de donner sa vie au salut des misérables. Qu'avait-il donc fait, depuis quatre ans, pour que tant de haines se fussent amassées contre lui, au point d'être ainsi traqué par la foule ameutée, hurlant à la mort ? Il s'était fait l'apôtre de demain, d'une société de solidarité et de fraternité, réorganisée par travail ennobli, régulateur de la richesse. Il avait donné un exemple, cette Crêcherie où la Cité future était en germe, où régnait déjà le plus de justice et le plus de bonheur possible. Et cela suffisait, la ville entière le considérait comme un malfaiteur, il la sentait derrière cette bande qui aboyait à ses trousses. Mais quelle amertume, quelle souffrance, dans cette aventure commune du calvaire que tout juste doit graver, sous les coups de ceux mêmes dont il veut le rachat ! Ces bourgeois dont il troublait la digestion tranquille, il les excusait de le haïr, dans leur terreur d'avoir à partager leurs jouissances égoïstes. Il les excusait aussi, ces boutiquiers qui se croyaient ruinés par lui, lorsqu'il rêvait simplement un meilleur emploi des forces sociales, pour qu'il n'y eût plus une perte inutile de la fortune publique. Même il les excusait, ces ouvriers qu'il était venu sauver de la misère, pour lesquels il bâtissait si laborieusement sa ville de justice, et qui le huaient, qui l'insultaient, tant on avait obscurci leur cerveau et refroidi leur cœur. C'était la foule ignorante, se révoltant contre celui qui veut son bien, refusant de quitter le lit de servitude où elle agonise s'y enfonçant dans la faim, dans l'ordure séculaires, en fermant les oreilles et les yeux au bonheur qui naît. Seulement s'il les excusait tous, en son humanité douloureuse, combien il saignait de voir, parmi les plus injurieux, ces travailleurs de l'usine et de l'atelier dont il s'efforçait de faire les nobles, les libres, les heureux de demain !

Luc montait toujours la rue de Brias ne finissait pas, et la meute déchaînée avait encore grossi, les cris ne cessaient plus.

— À mort ! à mort ! le voleur, l'empoisonneur, à mort !

Maintenant, on le lapidait. Il n'eut pas un geste, il reprit sa marche, il acheva le monter son calvaire. Ses mains étaient vides, sans autre arme que la canne légère, qu'il mit sous son bras. Et il restait très calme, avec cette idée que sa mission le rendait invulnérable, s'il devait la remplir. Seul, son coeur endolori souffrait affreusement, meurtri de tant d'erreur et de tant de démence. Des larmes montaient à ses yeux, et il lui fallait faire un grand effort, pour ne pas les laisser couler le long de ses joues.

— À mort ! à mort ! le voleur, l'empoisonneur, à mort !

Un caillou vint le frapper au talon, un autre lui effleura la cuisse. C'était devenu un jeu, des enfants s'en mêlaient. Mais ils étaient peu adroits, les cailloux ricochaient sur le sol. À deux reprises pourtant, il en passa si près de sa tête, qu'on put le croire touché, le crâne fendu. Il ne se retournait plus, il montait toujours la rue de Brias, du même pas de promeneur tranquille, rentrant chez lui. Dans sa douleur d'une si furieuse ingratitude, il semblait ne plus vouloir connaître ce qui se passait derrière lui, le long de cette rue de misère, où il souffrait son martyre. Mais un caillou enfin l'atteignit, lui déchira l'oreille droite, tandis qu'un autre le frappait à la main gauche, dont il coupait la paume, comme d'un coup de couteau. Et le sang coula, tomba en larges gouttes rouges.

— À mort ! à mort ! le voleur, l'empoisonneur, à mort !

Un remous de panique arrêta la foule. Plusieurs s'enfuirent, pris de lâcheté. Des femmes crièrent, emportèrent des enfants dans leurs bras. Et il n'y eut que les furieux qui galopèrent encore. Luc, continuant sa route douloureuse, avait simplement regardé sa main. Il tira son mouchoir, s'en essuya l'oreille, l'enroula autour de sa paume saignante. Mais son pas s'était ralenti, il sentit le galop qui se rapprochait, il fit face une dernière fois quand il eut sur la nuque le souffle ardent de cette meute qui le poursuivait. Au premier rang, courait d'un élan frénétique l'ouvrier petit et maigre, aux cheveux roux, aux gros yeux troubles. On disait que c'était un forgeron de l'Abîme. Il arriva d'un dernier bond sur l'homme qu'il traquait depuis le bas de la rue ; et, de toute sa violence, sans qu'on pût savoir d'où venait cette frénésie de haine, il lui cracha au visage.

— À mort ! à mort ! le voleur, l'empoisonneur, à mort !

Luc était enfin en haut de la rue de Brias, et cette fois il chancela sous l'abominable outrage. On le vit blémir affreusement, tandis que, dans une ruée involontaire de tout son corps, son poing valide se levait, terrible et vengeur. Il aurait d'un coup écrasé le petit homme, tel un nain misérable à côté d'un colosse glorieux. Mais Luc, en sa force, en sa beauté, eut le temps de se reprendre. Il n'abattit pas le

poing. Seules, les deux grosses larmes ruisselèrent le long de ses joues, ces larmes d'infini chagrin qu'il avait eu le pouvoir jusque-là de retenir, mais qu'il était impuissant désormais à cacher, dans l'amertume dernière du fiel dont on l'abreuvait. Il pleurait sur tant d'ignorance, sur tant de malentendu, sur ce cher et triste peuple qui ne veut pas être sauvé. Et il y eut des ricanements, on le laissa rentrer chez lui, ensanglanté et solitaire.